

Florent Babillote

**MA
SCHIZOPHRÉNIE,
MA FORCE**

Un chemin vers l'espoir

JouVence

Dans la même collection aux Éditions Jouvence

Des fourmis dans ma tête, Émilie Gardner
Renâitre de l'addiction, Daniel Anner
Merveilleux abandon, Armelle de Thé
Le jour où j'ai arrêté de subir, Cédric Lacaze
Change ton scénario de vie, Lorraine Bourcier-Laurant
Pète un coup, Marianne Leenart

Éditions Jouvence

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : **www.editions-jouvence.com**

E-mail : info@editions-jouvence.com

Catalogue gratuit sur simple demande.

© Éditions Jouvence, 2026

ISBN : 978-2-88984-138-7

Accompagnement éditorial : Solange Cousin

Correction : Judith Léviton

Couverture : Charlotte Thomas

Mise en pages : Frank Pitel

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

SOMMAIRE

Avant-propos	5
Prélude : Le bidonville de ma grand-mère	11
Chapitre 1 - Un passeur nommé Glassère	13
Chapitre 2 - La plus grande des dames	19
Chapitre 3 - Ma colline mystérieuse... ..	31
Chapitre 4 - Un triste jour de septembre	37
Chapitre 5 - Mon professeur de vers, un certain Nasser	47
Chapitre 6 - Une voix nommée <i>l'autre</i>	59
Chapitre 7 - Mention bien	79
Chapitre 8 - La rencontre avec l'ange... ..	87
Chapitre 9 - Le bus 61	99
Chapitre 10 - La fille aux cheveux longs.....	105
Chapitre 11 - La chute	117
Chapitre 12 - L'inquiétante réalité d'un cauchemar.....	129
Chapitre 13 - L'internement, de l'hallucination à la résurrection	137
Chapitre 14 - Mon colonel de père	159
Chapitre 15 - Revoir un printemps	169
Chapitre 16 - <i>Métanoïa</i> : transformation intérieure	177
Chapitre 17 - La clarté de son regard, d'un éclat le monde semble dérisoire	185
Chapitre 18 - La fille aux yeux clairs comme un vers	191

Chapitre 19 - Le bal des horreurs	203
Chapitre 20 - L'étrange parc des fiançailles	211
Chapitre 21 - Le silence des dunes	227
Chapitre 22 - Introspection : résurrection ou autodestruction.....	235
Chapitre 23 - Lettre en couverture d'un journal	245
Chapitre 24 - Et si mon suicide était un rêve prémonitoire ?	257
 ... Et aujourd'hui ?	271
Rien n'est impossible !	277
 Ressources utiles	279
Pour aller plus loin	281
Mes notes	283

AVANT-PROPOS

« Ma schizophrénie : ma force ! » C'est ainsi que j'ai commencé ma conférence au Palais des congrès de Paris devant plus de trois cents personnes. Pour beaucoup, ce titre est probablement un oxymore, voire une impossibilité. C'est précisément pour cette raison que j'ai écrit ce livre : pour démontrer que rien n'est impossible !

Lorsque le diagnostic de schizophrénie est tombé, car oui, il vous tombe dessus, j'ai tout entendu... « Vous ne pourrez jamais devenir aide-soignant avec cette maladie », m'avait lancé un infirmier avec un regard que je n'oublierai jamais. « Vous ne pourrez travailler qu'en milieu protégé. Ce sera très compliqué d'avoir une compagne ou un logement à vous », m'expliquait une psychiatre, persuadée de bien faire. Pourtant, aujourd'hui, j'ai tout cela... et même davantage ! Alors, que s'est-il passé ?

J'ai toujours pensé que le rétablissement était possible. Au plus profond de moi, j'avais cette certitude : j'allais m'en sortir, coûte que coûte. Après tout, on m'avait déjà dit à treize ans que je ne rejouerais plus jamais au basket après deux graves blessures aux ligaments du genou, survenues à quelques mois d'intervalle. Pourtant, après deux années de rééducation acharnée, j'ai compris que la patience, le travail, la persévérance et le courage pouvaient parfois accomplir ce qui semblait impossible. Je me souviendrai toujours du

jour où j'ai foulé à nouveau un terrain de basket à l'âge de quinze ans. J'en ai encore les larmes aux yeux aujourd'hui.

Cette expérience a profondément marqué ma vie. Elle m'a appris qu'un diagnostic n'est pas une condamnation et qu'il ne faut jamais laisser les autres décider à notre place de ce dont nous sommes capables. Alors, lorsque la schizophrénie est entrée dans ma vie et que certains me prédisaient un avenir sombre, j'ai refusé de faire de leurs prédictions ma réalité. J'ai choisi de croire en mes possibilités plutôt qu'en mes limites.

Je ne suis ni un dieu ni un surhomme. Je suis simplement un être humain avec des rêves, des ambitions et des valeurs. J'ai toujours voulu tracer ma propre voie. Cet ouvrage raconte justement ce parcours – mes rêves, mes désillusions, mes combats, mes victoires et cette conviction qui ne m'a jamais quitté : il ne faut jamais abandonner.

À toutes celles et ceux qui cherchent à garder espoir malgré les difficultés.

À tous les « paumés » d'hier, comme je l'étais moi-même.

À toutes les personnes à qui l'on a dit : « C'est impossible. »

À toutes celles et ceux qui ont été jugés sans que l'on mesure réellement la souffrance que provoque la maladie ni le courage nécessaire pour la combattre chaque jour.

Je dois bien l'avouer : pendant longtemps, j'ai ressenti de la colère. De la colère contre la maladie, contre le système, contre certains professionnels de santé. J'avais parfois l'impression d'être un numéro parmi tant d'autres. Puis je suis devenu aide-soignant. J'ai découvert la réalité de ce métier : sa difficulté, son exigence, le manque de moyens, mais aussi

l'humanité extraordinaire de nombreux soignants. J'ai vu des personnes aller mieux. J'ai vu renaître l'espoir.

J'ai connu l'hôpital psychiatrique des deux côtés : comme patient puis comme soignant. J'ai connu la contention, l'internement lorsque celui-ci devient nécessaire, mais aussi le soulagement immense du retour à la réalité et de la sortie de l'hôpital. Ces expériences sont difficiles à comprendre lorsqu'on ne les a pas vécues. Je me souviendrai toujours de mon premier jour de liberté après une hospitalisation. Une énergie nouvelle traversait mon corps et mon esprit : celle de l'espoir retrouvé.

Ce livre est avant tout un guide destiné aux personnes qui souhaitent trouver de la force malgré la schizophrénie. Il s'adresse également aux proches, aux familles et aux professionnels qui désirent mieux comprendre cette maladie.

Car oui, aujourd'hui, je peux le dire : **ma schizophrénie est devenue une force**. Une fois apprivoisée, comprise et stabilisée, elle m'a permis de développer une sensibilité, une créativité et une résilience que je n'aurais peut-être jamais découvertes autrement.

Grâce à elle, j'ai écrit plusieurs livres.

Grâce à elle, je donne des conférences à travers la France.

Grâce à elle, je fais du slam et je monte sur scène pour interpréter avec mon musicien Claude Hazel *Tendre schizophrénie*, un texte consacré à mon parcours.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, je tiens aujourd'hui à remercier la maladie. Non pas pour les souffrances qu'elle m'a infligées, mais pour les leçons qu'elle m'a

appries. Sans elle, je ne serais probablement pas devenu la personne que je suis aujourd'hui.

À travers ces pages, j'espère que vous trouverez, vous aussi, votre propre voie et votre propre force.

Car vous êtes bien plus qu'une maladie.

Bien plus qu'un diagnostic.

Bien plus qu'un proche ou qu'un soignant.

Vous êtes avant tout un être humain.

Et comme tout être humain, vous possédez en vous un potentiel immense.

N'oubliez jamais : **rien n'est impossible !**

Florent Babillote

*Moi, on m'acclame parce que tout le monde me
comprend ; vous, on vous acclame parce que
personne ne vous comprend !*

Charlie Chaplin à Albert Einstein



PRÉLUDE : LE BIDONVILLE DE MA GRAND-MÈRE

Un bidonville en Afrique, des ordures sur plusieurs kilomètres carrés parsèment les champs, des bouteilles brisées comme toutes ces destinées, marcher pieds nus, balayer le superflu. Ici tout est question de survie, on ne vit pas, on se bat. Un étrange ballet fait rage depuis des années, celui de la pauvreté, celui des souris qui se sont installées sur ces amas de déchets voguant à l'air libre. L'odeur de putréfaction s'envole dans les airs puis retombe sur le bidonville de ma grand-mère. Un coin perdu, pas d'électricité, pas d'eau courante, juste des visages, la sueur au front, quelques mots et le son grave du piano...

Cela peut paraître banal pour les gens de ces bas-fonds. À l'heure de la mondialisation, des échanges commerciaux, du capitalisme de Wall Street, quoi de plus normal que d'ignorer la faillite de ces contrées perdues en Afrique ?

Une bouteille d'eau par terre caresse vos yeux, assoiffés, les gens se jettent dessus, se bousculent, se battent, sans se rendre compte que ce récipient est responsable d'une épidémie. Polluée par des substances chimiques, radioactives, même l'eau, le premier des besoins naturels de l'homme, est ici une condamnation.

Un bidonville en Afrique, une mère et ses enfants ; chaque matin résonne encore ce terrible refrain, faire face à

ce destin injuste. À chaque fois que le soleil se lève, la dame de noir vêtue se demande si c'est la dernière fois qu'elle verra la lumière. Aura-t-elle aujourd'hui de quoi nourrir sa famille ? Elle ne demande pas grand-chose, juste du pain et de l'eau quand certains se gavent au McDo...

Cette femme est la plus riche que je connaisse ! Pourtant dans son panier troué sur le côté, pas l'ombre d'un billet, pas une pièce, pas un sou, juste quelques cailloux. Sa fortune est inestimable, elle est inaliénable, telle est ma fable !

Je parle ici d'une femme qui chaque jour parcourt douze kilomètres sous un soleil de plomb pour quelques misérables gouttes d'eau, je parle d'un être qui ne se plaint jamais quel que soit son sort. Ainsi, il est encore des choses dans ce bas monde que l'on ne monnaye pas... Cette âme vêtue de noir n'a pas de garde-robe, c'est à peine si elle peut se laver, elle sent la fumée dégagée par ce tuyau troué qui sort de la terre.

Sache, grand-mère, que ces quelques vers te sont destinés dans le creux de cette matinée, première pensée pour celle à qui je dois tant, première envolée pour celle qui s'est tant privée...

Je n'ai pas eu la chance de connaître ma grand-mère, toutefois ma mère m'a souvent conté son histoire tard le soir avant que je ne m'endorme. Parfois lorsque le morne de ma vie me submerge, je songe à cette femme qui avait tapissé son âme de courage. Si grand-mère n'est plus de ce monde, son souvenir traverse les âges, de ceux qui apaisent ma rage...

CHAPITRE 1

UN PASSEUR NOMMÉ GLASSÈRE

*Au centre de l'univers repose un sablier
qui égrène le temps. Tic tac. Tic tac.
Chaque grain de sable qui s'écoule
me rapproche un peu plus de mes blessures.
Ce tic-tac résonne dans ma tête.
Il me rappelle qu'il est temps.
Temps de remonter le fil de mon histoire.
Car avant ma naissance,
une femme a pris une décision qui allait changer
à jamais le destin de notre famille.*

Celle qui s'est tant privée a décidé, par un jour du mois de mai 1950, de changer de destinée. De tourner le dos à son pays, de s'expatrier en terre inconnue. À l'époque, la France était vue comme le pays des Lumières, celui des Droits de l'homme, un pays abondant de principes, on racontait que les étrangers y étaient bien accueillis. On disait beaucoup de choses...

C'est ainsi que ma grand-mère et mon grand-père, pour s'extraire de leur condition, ont décidé de parcourir des centaines de kilomètres pour entrer en France. Pour ce faire, ils ont fait appel à un cousin de ma grand-mère, un passeur

nommé Glassère. Ne disposant pas d'économie, celui-ci leur a avancé l'argent :

— Si vous trouvez du travail en France, vous pourrez me rembourser, ne vous inquiétez pas.

À l'époque, ma grand-mère devait avoir la trentaine. Impossible de savoir son âge exact, dans un bidonville il n'y a pas de mairie, et donc pas de déclaration de naissance. Son mari, un berger solitaire, n'avait pour ami que ses animaux, et ce n'est pas sans tristesse qu'il les a quittés pour découvrir une nouvelle contrée. Il a tourné la page de ces jeunes années sans sourciller. Certes, pour la plupart des Français, mon grand-père n'était qu'un berger, cependant, pour ses moutons, il était le « professeur ». Celui qui enseigne. D'un geste, d'une caresse, il les guidait sur le chemin de la vie. « Il avait tant de tendresse pour ses animaux », m'a conté plus tard ma mère. Grand-père leur parlait mieux qu'aux êtres humains. Cet homme était dur avec ses enfants, parfois violent. Ma mère, lorsqu'elle me parlait de son père, ne pouvait s'empêcher de trembler. Nous en reparlerons plus tard...

Par une belle matinée satinée, ma grand-mère, son berger et leurs enfants ont dit au revoir à leur bidonville. C'est avec tristesse qu'ils sont montés dans cet étrange camion qui devait voyager vers un autre pays, vers une autre destinée. Dissimulés dans un véhicule lourd et poussiéreux, ma famille et tous leurs compatriotes du bidonville voulaient juste dégager leur ciel si nuageux. L'espoir d'un meilleur lendemain.

L'Afrique du Nord, son immensité faisant face à la destinée de ma famille. La milice armée, ses enfants soldats prêts

à tuer pour un bout de pain. Ces dictateurs manipulateurs d'esprit, profitant de la pauvreté pour mieux apprivoiser. Ma famille dans son camion, et tous ces risques à chaque coin de sable, ce soleil ardent qui transperçait la modeste vitre du véhicule. La vie de ce continent défilait devant leurs yeux ébahis, eux qui, du bidonville, n'étaient jamais sortis.

Après avoir passé la milice armée, le fourgon semblait bien fatigué, il avait déjà fait plus de mille kilomètres, les arrêts étaient rares, il ne fallait pas se faire repérer. L'embarcation dans le bateau s'est fait sans heurts. Les heures passaient, et chaque seconde semblait rapprocher ma famille d'une vie meilleure. Dans le véhicule, les passagers imaginaient leur avenir. Certains souhaitaient commencer des études, d'autres voulaient juste humer l'air de la liberté qui circulait aux abords de la tour Eiffel. Quant à ma famille, ma grand-mère désirait surtout que ses enfants puissent profiter du système d'éducation français. Amoureuse des lettres, grand-mère lisait tous les livres qu'elle avait trouvés en bordure du bidonville. Lire, cela la faisait voyager. L'espace d'un instant, elle oubliait le spleen de sa vie. Grand-mère était la seule personne sachant lire dans le bidonville.

Arrivé sur les côtes françaises, le camion est sorti du bateau, un pneu a crevé, l'engin a crissé, dérapé et glissé juste devant les douaniers. Une fois le camion bloqué, tout s'est passé très vite, le passeur a été sommé de dévoiler la cargaison du camion. Il a ouvert alors la porte des desseins tragiques, ceux de gens venus d'Afrique. Menaçant, l'homme en uniforme a découvert toutes ces personnes tapies dans

l'ombre, les uns sur les autres ; il a tendu son pistolet en direction des clandestins.

Un détail a attiré son attention, l'un des passagers semblait cacher quelque chose. Stupéfaction dans le regard des hommes en uniforme : un mort gisait sur le sol poussiéreux du camion, il avait succombé, trop âgé pour un tel périple. Les policiers ont demandé poliment aux gens de sortir, de ne surtout pas toucher la dépouille. Lorsque soudain les voyageurs ont bousculé les douaniers pour s'enfuir vers un autre avenir. La confusion s'est ensuivie ; certains, exténués par la fatigue et la malnutrition, se sont facilement laissés rattraper par les agents ; d'autres ont tenté de s'échapper.

Une fois les gens menottés, les policiers ont compté les clandestins :

— Alors, passeur, il y avait combien de personnes dans le camion ? Tu as intérêt à coopérer si tu ne veux pas aggraver ton cas !

Je ne remercierai jamais assez cet homme qui n'a rien dit. Pourtant, il avait bien observé que lors de la bousculade, mes grands-parents, accompagnés de leurs enfants, avaient profité de cette diversion pour pénétrer dans une ambulance.

Il s'est trouvé une dame qui a eu pitié d'eux et qui a risqué jusqu'à son métier. Des horreurs, elle en voyait tous les jours, peut-être souhaitait-elle juste aider, ne pas porter la culpabilité de non-assistance à personne expulsée. Lorsque a éclaté la bousculade, la conductrice vêtue de blanc s'est approchée doucement, a ouvert la porte de son ambulance aux clandestins ; l'accélérateur sous le pied droit,

elle a démarré d'un coup vif. On ne se méfie pas d'une ambulance. Quant à la dame de blanc vêtue, personne ne l'a jamais revue, elle a déposé mes grands-parents et leurs enfants à Marseille. Ma famille a pris ensuite la direction de Strasbourg, pour s'établir à Schirmeck.

C'est ici que, quelques mois après, grand-mère a donné naissance à une petite fille prénommée Yasmina, ma mère. Trop maigre, elle souffrait déjà de malnutrition ; la pauvreté venait, dès sa naissance, de la rattraper.



CHAPITRE 2

LA PLUS GRANDE DES DAMES

*Tic tac, tic tac, le pendule décompte le temps
qui passe, bientôt, lecteur, je vais naître
dans un berceau de vers.
Avant de vous narrer mon histoire,
sachez que mes gènes sont le fruit
d'une grande dame.
De celles qui ne rendent jamais les armes...*

Ici-bas sur terre, chaque être a une mère, rien d'exceptionnel à cela. Pourtant, ma maman est sensationnelle ! Suivez-moi à travers le chaos de sa vie, alors vous saisirez ce que veut dire le mot « sursis ».

Je vais vous conter l'histoire d'une enfance dérisoire, l'éphéméride d'une âme qui a toujours gardé espoir. N'avez-vous jamais caressé l'idée de revoir un printemps ? Voilà où je vous guide, vers un monde subtil où la pauvreté matérielle est transcendée par la richesse spirituelle, là d'où l'on ne revient pas sans baisser les bras au moins une fois...

Êtes-vous prêt à trembler, êtes-vous prêt à oublier vos certitudes, dans le monde que je vais vous peindre ? La plus grande des dames ou l'histoire triste d'une enfance qui n'en porte que le nom. Ce petit bout de fille, douze ans, les cheveux bouclés, gras et poussiéreux. Elle arpente les rues de

Schirmeck. Dans cette petite ville du Bas-Rhin, le crachin des nuages est le lot quotidien. La jeune jouvencelle a de quoi surprendre, c'est avec peine que l'on remarque qu'elle est une fille, ses habits semblent être ceux de ses grands frères, Ahmed et Aziz. Seuls ses longs cheveux lui donnent une touche féminine.

L'insouciance, Yasmina ne connaît pas vraiment. Elle marche encore et encore. Où va-t-elle ? La pénombre tombe mais Yasmina continue son chemin avec ses chaussures usées. Ses pieds ont mal, son âme envoie des jets de larmes, toutefois elle n'écoute pas ces signaux de détresse. Superbe, elle continue sa route avec, pour seul but, de trouver ce livre qu'elle veut tant. La bibliothèque se dessine, fière et élancée, les murs tapissés de peintures de la Renaissance semblent rappeler combien il est captivant de se cultiver. Yasmina, fière d'avoir traversé seule les ruelles de Schirmeck, pénètre dans l'antre de la culture.

Personne ici-bas ne lui portera assistance. Personne dans cette bibliothèque ne fera attention à ce petit bout de fille. Que cache-t-elle ? Et pourquoi baisse-t-elle les yeux, l'air honteux, lorsqu'une dame la croise du regard ? Yasmina a atteint son but. *Les Fleurs du mal*. Yasmina n'a pas de carte de bibliothèque, elle ne peut se la payer, c'est pourquoi elle vole discrètement ledit livre sous les yeux ébahis d'une vieille dame. Heureusement, la dame à la canne fait mine de n'avoir rien vu.

Cette jeune enfant n'a qu'une idée en tête, lire pour oublier. Dans sa rue, les gens sont bizarres, pour du pain ils se disputent, dans sa rue le superflu n'existe pas. Ici-bas, on

vit modestement. Chaque passant croisé lui jette un regard noir et hautain, parfois les enfants de son âge poussent des cris de singe à son encontre. Le racisme fait partie de l'histoire de chaque pavé, chaque habitant étranger du quartier sait de quoi je veux parler.

Les nuages gris et pesants s'accordent avec le regard des passants. Le regard de la jeune fille virevolte, sanglote sous le poids du froid, jusqu'à cette bâtisse noirâtre sortie de nulle part. Pas de grillage, pas de sonnette, pas de nom de rue. Juste un modeste paillason déchiré qui semble murmurer : « Voici notre humble demeure... »

Pourquoi plus la fillette se rapproche de l'habitation et plus ses pleurs résonnent tel un écho ? Elle avance, elle recule, n'osant pas rentrer seule dans ce qui ressemble de plus en plus à une prison délabrée. Le vent éloigne la fille du pavillon. Comme si des forces tout là-haut voulaient l'empêcher de rentrer.

Une rafale atteint Yasmina. Son père entre en scène.

La porte s'ouvre, son regard tournoie vers les voisins. C'est bon, personne ne l'a vu. Il peut donc corriger Yasmina. C'est l'heure du repas. L'odeur du pain s'immisce dans les narines de la jeunette. Du pain et, face à elle, son jeune destin. Du pain et c'est tout, sur la table, les garçons mangent le maigre butin. Les filles, quant à elles, patientent par terre. La jeunette préfère lire *L'Étranger* de Camus. Baudelaire, elle se le réserve pour un autre jour.

La nourriture la fait vomir, elle ne veut pas se battre pour avoir droit à un vulgaire bout de pain. Elle préfère se sustenter intellectuellement. Cela ne plaît pas à l'un de

ses frères, Ahmed, de dix ans son aîné. Il lui arrache le livre pour le déchirer en mille morceaux. Ne sachant pas lire, il ne supporte pas que sa petite sœur soit plus douée que lui.

Yasmina se met à pleurer. C'est alors que son père la prend par la taille et la jette dans une pièce du sous-sol : c'est sa chambre. Pas de lit pour dormir, juste une frêle couverture trouée. Certains diraient que la prison, c'est mieux. Yasmina ne sait pas encore ces choses-là. Pour elle, c'est le quotidien. Son père, l'ancien berger, la traite parfois moins bien que ses moutons. Il ne sait, lui non plus, ni lire ni écrire.

Fatima, sa mère, ne peut rien faire. Un mystère émane de la disparition de sa maman. Son père n'a fait qu'effleurer le sujet... « Maman nous a quittés », c'est tout ce que dira le père de Yasmina, sans rien expliciter. Depuis ce jour où sa mère a disparu, la fille du spleen n'aura de cesse de perpétuer la passion littéraire de sa maman malgré les réticences du reste de sa famille.

Yasmina ne connaît que la grisaille de la nuit : dans sa cellule, pas de fenêtre, juste quatre murs, quatre barreaux et une lampe de chevet. Un petit coffre en bois posé à même le sol cache ses livres. Cette boîte contenant des livres lui a été offerte par la vieille dame de la bibliothèque. Celle-ci l'avait vue voler, compréhensive et intriguée qu'une fillette de douze ans se passionne pour Baudelaire. La grand-mère, de bon cœur, lui a fait ce présent. Fin et discret, ce petit coffre permet de ranger cinq livres. Désormais il ne quittera plus Yasmina. Il devient rapidement son trésor, une lueur d'art dans une galaxie de désespoir. Ce coffre, elle le protège

précieusement, comme une mère surveille sa progéniture. Elle n'a qu'une peur, que ses frères ne le lui volent. Nous reparlerons de ce coffre plus tard...

C'est ainsi que Yasmina s'évade, grâce à ses livres qu'elle « emprunte » à la bibliothèque. Ensuite, elle les cache dans ce coffre, avec une lueur d'espoir. Le matin, la porte s'ouvre, la lumière lui fait mal aux yeux, son père dépose un verre d'eau et une vulgaire gamelle. Quel avilissement pour cette jeune enfant !

Finalement, le seul moment que ma future maman attend, c'est lorsque l'heure de l'école approche. Ainsi, elle peut retrouver une forme de liberté même si elle est la risée de la cour de récré.

« Cosette », voilà le nom que lui donnent ses camarades à cause de ses vêtements débraillés. Ses frères font régner la terreur. Coups de poing et chapardages en tout genre sont leur lot quotidien. Mais pas un pour défendre ce petit bout de fille. Seule, ne pouvant compter que sur elle-même, Yasmina suit les cours d'un œil avide. Elle impressionne les professeurs par ses notes en français. Elle révise encore et encore et lit pléthore de livres. Parfois, un homme curieux la regarde lorsqu'elle sort de l'école. Yasmina ne le connaît pas. Il doit avoir environ vingt ans. Très grand, distingué et différent, cet homme attire l'attention de la jeunette. Son costume bleu ciel dénote des accoutrements locaux. Mais qui est donc cet homme qui, tous les jours, l'attend sans rien dire à la sortie de l'école ? Il lui adresse un regard bienveillant puis, il s'en va, l'air triste...

Sur le chemin du retour, Yasmina n'est pas accompagnée par ses grands frères, bien trop occupés. Qu'importe, elle veut juste aller à la bibliothèque pour aiguiser son acuité intellectuelle. Après avoir subtilisé de nouveaux ouvrages prometteurs, elle s'envole à nouveau vers son triste sort. L'affliction la gagne peu à peu au fur et à mesure que sa maison approche. Elle sait que ce soir elle ne mangera pas, elle sait que ce soir elle sera battue par un de ses frères...

C'est dans la détresse que naît la grandeur des âmes. Tant de fois des larmes ont glissé dans les entrailles de cette bâtisse. Pas de pitance, juste un toit où s'assoupir. Juste un endroit pour souffrir. Enfermées entre quatre murs, les filles ont peur de leurs frères qui ne connaissent que la violence comme expression.

D'ailleurs, comment apprendre la culture française lorsque l'on vous menotte dans une maison ? Dans son cachot, ma future maman fomentait son plan d'évasion. Dans un de ses manuels scolaires, elle a découvert l'existence de la DDASS. Tous les jours, avant que ses paupières ne se relâchent, elle songe à un avenir meilleur.

Ses grandes sœurs vivent dans la dépression, dans la hantise qu'un coup de trop ne les emmène sous la pierre tombale. Un jour qu'elle lisait en secret dans le sous-sol poussiéreux et humide, Ahmed l'a surprise. Il l'a rouée de coups, visant de façon mécanique la tête puis les genoux ; tel un animal assoiffé, il ne voulait plus s'arrêter.

— Tu vas me tuer ! Tu veux me tuer ! gémissait Yasmina, presque agonisante.

Rougeâtre, voilà la nouvelle couleur de ses cheveux sous l'impulsion des coups. Heureusement, dans son malheur, la jeunette a hurlé si fort que le reste de la famille s'est aperçu du drame qui se jouait au sous-sol. Sassia, Leila et les autres sœurs ont réussi tant bien que mal à dissuader Ahmed d'achever Yasmina. Son père, assis tranquillement dans la cuisine qui surplombe le sous-sol, a fait mine de ne pas entendre...

— Une femme ne doit pas lire, selon le Coran ! a hurlé Ahmed.

Il est parti furieux du sous-sol en claquant la porte. Mais que savait Ahmed du Coran, lui qui ne savait pas lire ? Cette scène, d'une violence inouïe, restera à jamais gravée dans la mémoire de ma mère.

À l'heure où j'écris ces quelques lignes, maman est à côté de moi. Elle me raconte le torrent du printemps de sa vie. Elle sanglote, ne sachant dans quel ordre raconter. Elle grelotte sous l'émotion. Si j'écris par-dessus les monts c'est aussi pour défendre son honneur bafoué. Voilà la vérité.

Pourtant le Coran ne dit pas qu'une femme ne peut pas lire, ni même qu'elle est inférieure aux hommes. Les hommes et les femmes sont de même nature spirituelle et humaine. Ils ont reçu le même souffle divin qui leur a donné de la dignité et a fait d'eux les gérants de Dieu sur la terre.

Ainsi, les frères de Yasmina ont une piètre idée de la place de la femme. Ils lui enlèvent toute dignité en l'empêchant de lire, de se cultiver pour être l'égale de l'homme ou mieux.

Pourquoi la différence de sexe semble-t-elle si menaçante ? Elle devrait donc se cacher pour lire. Triste avenir. La seule lumière de la vie morne de ce petit bout de femme réside dans l'école et dans son coffre poussiéreux.

Stupéfaction, le lendemain de son agression, en arrivant au collège, ma mère pensait être insultée par les marmots au lieu de voir des inspecteurs curieux de la DDASS. Pourtant, Yasmina n'a pas appelé la DDASS ! Mais qui les a prévenus ? Un professeur ou le proviseur ? Impossible, ils s'inquiètent plus pour la réputation de leur école que pour le sort de Yasmina.

Perdue, sans repère, avec la rage au ventre. Voilà comment ma maman est arrivée à la DDASS. Mais qui les a avertis ? Cette question hante Yasmina. Certes, elle a pensé à les appeler mais elle ne pouvait pas trahir sa famille. On ne peut dénoncer son père et ses frères surtout lorsque l'on n'a que douze ans.

Dix-sept heures, le directeur accueille ma mère dans sa nouvelle école pour enfants défavorisés avec un grand sourire aux lèvres. Dès son arrivée, les yeux de Yasmina se posent sur la bibliothèque installée à l'intérieur de la structure. Cette fois-ci, plus besoin de voler, tous les enfants peuvent emprunter les ouvrages. Cela fait le bonheur de la fille du spleen. Telle Alice au pays des merveilles, elle ne fait plus partie de l'autre univers et les railleries ne la touchent plus, elle, la fille de la rue. *Poil de Carotte* comme livre de chevet ou l'histoire d'une enfance maltraitée. Ma mère m'a souvent conté, au bord de mon lit, cette histoire dans laquelle elle se reconnaissait tant.

Depuis son arrivée à la DDASS, Yasmina, reçoit des lettres d'un mystérieux jeune homme. Ce dernier ne dévoile pas son identité, il lui envoie des livres sur l'éducation et la langue française. Petit à petit, Yasmina se prend à attendre avec impatience les envois de cet inconnu. Lettres passionnées et lyrisme à fleur de mots, ces conversations resteront comme la seule lumière qui ait guidé son enfance. Cet homme l'éduque par écrits interposés. Elle connaît tout des bonnes manières grâce aux livres. Elle maîtrise tous les accords du français, les métaphores, les oxymores.

Au fil des lettres reçues, ma future mère devient plus expressive et sociable. Elle se fait même ses premiers amis. Pourtant, un doute la hante. Qui est cet homme qui lui envoie lettres sur lettres ? A-t-il de mauvaises intentions ? « Tu sais, j'ai aussi été à la DDASS, je suis passé par le même chemin, nous sommes amenés dans un avenir proche à nous retrouver. » Telle est la dernière phrase de l'énigmatique monsieur. Que veut bien vouloir dire cette révélation étrange ?

Les mois passent, la fille du spleen n'y croit plus. L'inconnu, qui signe « Monsieur X », ne donne plus de nouvelles. Le regard de Yasmina se perd alors dans un trou noir de désespoir. À chaque fois que le facteur arrive, elle espère en vain une lettre pour elle.

Derrière sa fenêtre, elle guette les moindres faits et gestes du préposé jusqu'au jour où l'une de ses sœurs, Latifa, vient la voir. Sa grande sœur a été placée dans une famille d'accueil. Yasmina lui conte autour d'un café l'histoire de cet homme étrange. D'abord très méfiante, Latifa se met à

lire les lettres, et aussitôt des larmes jaillissent de ses yeux. Elle vient de reconnaître l'écriture de Rezki, son bien-aimé grand frère caché. Ces espaces entre chaque lettre, cette écriture souple et fluide ne peut être que l'œuvre de Rezki.

Yasmina a toujours ignoré son existence. Rezki a quitté la maison à seize ans, à la suite des maltraitances de l'ancien berger. En effet, ce dernier n'acceptait pas l'homosexualité de son fils aîné. De plus, il était le seul à s'occuper des filles de la maison sans les brutaliser. Latifa explique :

— Lorsque tu étais encore un bébé, je me souviens que Rezki te protégeait dès qu'il le pouvait, il te donnait souvent sa ration de nourriture.

Yasmina, éclate en sanglots. Ainsi sa vie vient de prendre un nouveau tournant. Elle a dorénavant un ange gardien, une étoile qui, tard le soir, lui dessine un avenir sans soupir. Mais pourquoi ne veut-il pas dévoiler son identité ? Il faut mener l'enquête. Latifa n'a plus de nouvelles de Rezki depuis longtemps. De plus, elle ne sait pas où il réside.

Les jours passent sans résultat, pas de nouvelle lettre à l'horizon. La famille de Yasmina, après l'intervention des pouvoirs publics, a éclaté, le scandale a fait le bonheur de la presse. « La famille de la honte », a titré le journal local. La police, intriguée par ce ballet de violences, a poussé l'enquête plus loin. Elle a fait le rapprochement avec l'affaire de la disparition de Fatima, ma grand-mère. Les agents n'y ont jamais cru, ils ne disposaient pas de preuve accusant le patriarche. Lors d'un interrogatoire, ce dernier, épuisé par la fatigue, a craqué et avoué le meurtre de sa femme.